CRITIQUE CD événement. FAURÉ : Requiem. Orchestre et Choeur de l’Opéra Royal de Versailles, Victor Jacob, direction (1 cd CVS Château de Versailles Spectacles)

Le chef Victor Jacob montre qu’il est particulièrement inspiré par Fauré. Chanteur (soprano à Radio France, puis ténor au sein du chœur Aedes), il n’a cessé de chanter son Requiem, mesurant la ferveur spécifique de la partition ; dans ses « harmonies franches, simples », dans la poésie du texte aussi, ici prononcé à l’italienne, ce qui permet au latin « la fluidité et la générosité » recherchée.



Le programme très bien élaboré, – chant funèbre, déploration, lamentation, sérénité finale… – accomplit un destin spirituel de première valeur ; il met en lumière la plasticité affûtée des équipes artistiques, **chanteurs et instrumentistes de l'Opéra Royal de Versailles : le Chœur et l'Orchestre**, respectivement créés depuis 2022 et 2019. Les deux formations convainquent d'un bout à l'autre par leur engagement, leur sens des accents, sculptant avec vivacité et nuances chaque geste expressif. C'est un travail dans le détail qui enrichit surtout une vision globale des œuvres, en particulier le Requiem, pièce maîtresse de ce cycle de déploration et de profonde méditation. Son caractère grave en est encore accentué par le choix de la version de 1893, sans violon (exception faite du solo du Sanctus), qui privilégie surtout la couleur souterraine des altos, violoncelles, contrebasses).

S'affirme tout d'abord, l'intensité endeuillée du **chant funèbre de Rossini…** Déploration pudique et grave, qui va son allure de marche crescendo (avec tambour militaire, au timbre sépulcral) et qui met en avant le timbre des hommes rassemblés, qu'une affliction mesurée, contenue (avec ses accents dramatiques puissants) unit dans le sentiment de deuil et de profond recueillement : la mort de Meyerbeer inspire à Rossini l'une de ses pages les plus émues et sincères.

Puis le chant sur les eaux de **Schubert** (qui commence sur le même ostinato rythmique que le Rossini) amplifie davantage la corde à la fois recueillie et grave mais aussi glaçante et défaite, célébrant la fragilité d'une âme humaine… Très bien articulé, le chœur d'hommes exprime avec noblesse, la méditation d'un Schubert tendre et grave, inspiré par Goethe –

délectable équation expressive, pénétrée par le mystère même de la vie humaine qui chemine au fil des eaux diverses, qui ne cesse au final de s'abîmer dans les ténèbres, tentant de vains efforts pour s'en extraire (accent forte sur « Schäumt er unmutig… » / il écume de rage)…

Brahms, détend encore l'atmosphère au son des 2 cors et de la harpe, dès le premier de ses 4 chants (« Vier Gesänge », opus 17) où les voix de femmes qui font ainsi leur apparition, expriment une manière d'ivresse enchantée mais aussi une nostalgie sombre comme en atteste les 2 derniers vers (définitifs, qui versent dans le deuil)… La lyre tragique de Brahms s'empare avec force et intensité des légendes guerrières évoquant ce thème qui l'inspire et l'obsède : la mort de l'amour (4ème chant « Gesang aus Fingal », ample déploration collective et chant funèbre sur la mort du jeune amant Ténar)

Requiem des anges

Ce climat d'une tendresse grave voire lugubre, aux phrasés suspendus qui espèrent la rémission (dernier lied « Abendlied » de Rheinberger), éblouit littéralement dans le climax du cycle, le très attendu **Requiem de Fauré** ; ce dans une version particulièrement souple et recueillie, dès l'**Introïtus** – où le texte se nimbe d'une intensité intérieure, un engagement fervent qui va croissant, sans sacrifier l'intelligibilité du texte.
L'**Offertoire** semble flotter, dans une inquiétude enveloppante… que l'**Hostias** du baryton apaise en évoquant sacrifice et prières offerts au Seigneur…
Le **Sanctus** enivre par sa tendresse extatique (angélisme aérien du violon solo), sa force apaisante aussi, évoquant l'activité miséricordieuse de l'Agneau de Dieu…
Puis, au comble du dénuement, se déploie droite et sans

affectation aucune la voix cristalline à peine vibrée d'un ange qui semble descendu des cieux (**Isaure Brunner**). **L'Agnus Dei** délivre une succession de visions et de ravissements, comprenant la reprise du premier Requiem Aeternam- principe cyclique bienvenu, renforçant la cohésion globale, qui assume et s'accomplit dans la douceur espérée, atteinte, réalisée.

Enfin après le **Libera me…** prière humaine, ultime, fragile, instant de vérité, comme la comparution critique de l'âme devant son créateur (Jugement et Jour de colère…), le bout du tunnel est atteint dans l' « **In paradisium** / Au Paradis », qui répand ses bienfaits aériens, dans un apaisement souverain.

Sobre et idéalement intelligible, **le Cantique de Jean Racine** offre un prolongement d'une simplicité désarmante ; il referme avec une pudeur intacte et dans le sentiment de communion intime, ce programme remarquablement élaboré, où règne un sentiment d'apaisement conjurant les effets et du deuil et de la mort. Somptueux cheminement servi par des interprètes particulièrement impliqués.

CRITIQUE CD événement. FAURÉ : Requiem. Orchestre et Choeur de l'Opéra Royal de Versailles, Victor Jacob, direction – 1 cd CVS Château de Versailles Spectacles – Enregistré du 7 au 11 octobre 2024 à la Chapelle Royale du Château de Versailles – CLIC de CLASSIQUENEWS

VIDÉO

Plus d'infos sur le site de l'éditeur CVS Château de Versailles Spectacles, CD n°156 : https://tickets.chateauversailles-spectacles.fr/fr/product/4392/cvs156_cd_requiem_de_faure

GABRIEL FAURÉ (1845-1924)
REQUIEM – Messe de requiem en ré mineur, op. 48, version de 1893.

Gioachino Rossini : « Quelques mesures de chant funèbre à mon pauvre ami Meyerbeer »
Johannes Brahms : Vier Gesänge, op. 17
Franz Schubert : Gesang der Geister den Wassern, D. 714
Josef Rheinberger : Abendlied, op. 69 n°3
Gabriel Fauré : Cantique de Jean Racine, op. 11

Isaure Brunner · Jean-Gabriel Saint-Martin

Chœur & Orchestre de l'Opéra Royal
Victor Jacob, direction

_____

CRITIQUE, festival. 19ème FESTIVAL DE ROCAMADOUR, Basilique Saint-Sauveur, le 17 août 2024. G. FAURE : Musique de chambre. Renaud Capuçon (violon), Paul Zientara (alto), Stéphanie Huang (violoncelle) & Guillaume Bellom (piano).

Après un récital de Roberto Alagna en soirée d'ouverture le 15 août (et un concert 100% Beethoven par l'Orchestre Consuelo et son chef Victor Julien-Laferrière, le lendemain), dans la Vallée de l'Alzou, le Festival de Rocamadour regagnait ses murs historiques de la Basilique Saint-Sauveur, petite merveille architecturale du XIIIe siècle, à mi-chemin du château qui la surplombe et de la ville médiévale en contrebas. Et en cette anniversaire du centenaire de la disparition de Gabriel Fauré, Emmeran Rollin a tenu à lui rendre hommage en faisant venir un des piliers du festival occitan, le violoniste star Renaud Capuçon, accompagné ici du fidèle pianiste

Guillaume Bellom (nous les avions entendus en duo quatre jours plus tôt au Festival de Menton), auxquels se sont adjoints la (nouvelle) violoncelliste solo de l'Orchestre de Paris, Stéphanie Huang, et l'altiste Paul Zientera (ils ont enregistré ensemble un *e-disque* pour le label *Deutsche Grammophon*).



Nichés entre les deux énormes piliers qui soutiennent tout l'édifice roman (tandis que les quelque 450 spectateurs réunis les entourent à presque 360 degrés – et un second concert était ainsi prévu 2h après le premier pour répondre à la forte demande !…), ce sont **Renaud Capuçon** et **Guillaume Bellom** qui débute la soirée par une exécution de la transcription pour violon et piano d'*En prière* (1889), comme un hommage un lieu

fréquenté depuis près de sept siècles par les pèlerins en route pour St Jacques de Compostelle ! Suit le *Trio avec piano* (1923) qui est l'un des derniers *opus* du maître ariégeois, mort un an plus tard. Élégance du violon, délicatesse du piano, noblesse du violoncelle, autant de qualités individuelles conjuguées au service d'une lecture forte, généreuse et expressive, d'autant que les trois artistes rendent ici pleinement justice aux subtilités, à la poésie et à l'évanescence dont ce morceau est empli.

Après le court *solo* que constitue le fameux "*Après un rêve*" (1878), interprété par la violoncelliste, tout en délicatesse et émotion, les quatre amis se rassemblent sous les majestueuses voûtes de Saint-Sauveur pour la pièce principale du concert: le *Quatuor avec piano n°2 op. 45* (1886), beaucoup plus rare que le premier des deux quatuors de Fauré. D'emblée, les quatre musiciens parviennent à créer une véritable tension dramatique, palpable dans les deux premiers mouvements en particulier : *Allegro molto moderato* et *Allegro molto*. Les arpèges continus du piano nous installent dans une ambiance quelque peu angoissante, magnifiée cependant par de beaux élans lyriques. L'*Adagio* voit naître une prière envoûtante, secondée par quelques *pizzicati* parfaitement feutrés, qui succède au grave et répétitif motif d'un piano pour le moins sombre et menaçant. Les cordes jouent alors parfaitement l'éveil et gagnent progressivement en présence et en intensité. L'*Allegro molto* final résume la *maestria* déployée par les interprètes dans les mouvements précédents : un piano qui assume sa place centrale et autour duquel les cordes déroulent leur accords lyrique, quand elles ne se font pas discrètes… pour subitement pour laisser place à un déferlement pianistique. Techniquement très ardu, ce second *Quatuor* donne lieu à une démonstration de maîtrise et d'intelligence de la part des quatre amis qui fait tout le prix d'une soirée qui finit par un tonnerre d'applaudissements – non couronné d'un *bis…* le temps de pause étant ce soir restreint avant la seconde exécution du concert !

CRITIQUE, festival. 19ème Festival de Rocamadour, Basilique Saint-Sauveur, le 17 août 2024. G. FAURE : Musique de chambre. Renaud Capuçon (violon), Paul Zientara (alto), Stéphanie Huang (violoncelle) & Guillaume Bellom (piano). Photos (c) François Le Guen.

VIDEO : Gautier Capuçon interprète « *Après un rêve* » de Gabriel Fauré

CRITIQUE, opéra (en version concertante). ATHENES, Théâtre Olympia-Maria Callas, le 23 mai 2024. GABRIEL FAURE : Pénélope. C. Hunold, J. Henric, A. Morel, J. Boutillier… Orchestre National d'Athènes / Pierre

DUMOUSSAUD (direction).

Séquence émotion au Théâtre Olympia-Maria Callas d'Athènes (à mi-chemin des fameuses Places Omonia et Syntagma), où après quatre années d'un remarquable travail sur le répertoire grec et français notamment, Olivier Descotes tire sa révérence sur un coup de maître en proposant, quand bien même sous format concertant, la trop rare (et superbe !) *Pénélope* de Gabriel Fauré (dont on fête cette année le centenaire de la disparition, et Olivier Descotes est l'un des rares directeurs de théâtres lyriques à s'en être véritablement souvenu…) – avec ce dont le chant français recèle comme plus belles perles : la grande Catherine Hunold dans le rôle-titre, le brillantissime jeune ténor Julien Henric en Ulysse, la frémissante Anaïk Morel en Euryclée, et l'un des 2 ou 3 barytons français les plus en vue du moment, le fringant Jérôme Boutillier (dans les rôles d'Eurymaque et d'Eumée), excusez du peu !…



Le **Théâtre (musical) Olympia**, c’est d’abord une salle mythique, (re)construite dans les années 50, et la non moins légendaire Maria Callas se produisit dans les deux salles, l’ancien Théâtre Olympia construit en 1915, puis le nouveau bâtiment reconstruit en 1954, et dont la salle offre de nombreuses similitudes avec “notre” Théâtre des Champs-Elysées. C’est dans ce théâtre, rebaptisé il y a quelques années « *Olympia-Maria Callas* » (le Foyer et les escaliers qui mènent vers les deux étages sont entièrement dédiés à son souvenir et à sa gloire !), qu’avait donc lieu cet événement à plus d’un titre, comme nous l’avons déjà explicité.



Quant à l'ouvrage fauréen, mais pourquoi donc demeure t-il aussi rare à l'affiche de nos théâtres hexagonaux ? L'unique opéra laissé par **Gabriel Fauré**, si l'on excepte sa fresque scénique *Prométhée*, a été créé à l'Opéra de Monte-Carlo en mars 1913, mais n'est entré au répertoire de l'Opéra de Paris qu'en 1943, avec la célèbre cantatrice française Germaine Lubin dans le rôle-titre. Rares ont été les représentations scéniques du chef d'œuvre de Fauré ces trente dernières années, si ce n'est en effet (récemment) à l'Opéra national du Rhin, et c'est dire la nécessité qu'il y avait à réparer cette injustice, chose faite en cette année-anniversaire grâce à l'ancien Directeur artistique du festival de Pesaro, qui a mené ces dernières années, à Athènes et à sa propre échelle (à l'instar d'un Palazetto Bru Zane), une réhabilitation du patrimoine lyrique français (ce qu'il fera encore, on ose l'espérer pour lui, ailleurs en France ou en Europe – dans quelques théâtres ou festivals de renom) !

On savait, depuis l'écoute du fameux enregistrement avec Jessye Norman, l'originalité de cet ouvrage représentatif du XIXe siècle, séduisant sans mièvrerie dans le traitement d'un sujet plein de noblesse emprunté par le librettiste-poète **René Fauchois** à Homère. Ce n'est cependant pas le livret, avec ses vers parfois surannés, qui fait l'intérêt de l'ouvrage, mais bien la musique d'un Fauré qui inscrit sa partition dans la continuité du drame musical wagnérien, tout en prenant garde de ne pas laisser l'orchestre empiéter sur les voix.



Dans le rôle-titre, notre soprano dramatique “nationale”, **Catherine Hunold** s’avère en parfaite adéquation avec ses moyens naturels. Ni nous-même ni le public athénien ne sommes près d’oublier cette Pénélope ardente, au maintien royal, à la discipline vocale parfaite, à la déclamation large et animée par un souffle unique, en joignant l’héroïsme à la fragilité. Une grande incarnation du personnage née sous la plume d’Homère ! Face à elle, le jeune **Julien Henric** (qu’elle retrouvait après leur prestation commune dans le non moins superbe et rare ouvrage qu’est *Guercoeur* d’Albéric Magnard, donné récemmment à l’Opéra national du Rhin) manifeste une surprenante autorité et projection vocale, qui laisse déjà augurer un jour les Hoffmann et Don José qu’il ne manquera pas d’ajouter à son répertoire dans les années futures. De son côté, **Anaïk Morel** est une Euryclée de luxe, avec son opulent mezzo qui se déploie à merveille dans ce magnifique portrait de femme, tandis que **Jérôme Boutillier** campe un Eurymaque plein de morgue et de mâle assurance, tout en offrant aussi au vieil Eumée la profonde humanité et tendresse de ce personnage qui est le premier à reconnaître son ancien maître. Dans les rôles secondaires, l’on trouve des chanteurs essentiellement grecs, et si l’on a été un peu heurté par le français parfois “exotique” du ténor grec **Vassilis Kavayas** (Antinoüs), nous avouerons en revanche avoir été fort séduit par le ténor de **Yannis Filias**, en Léodès, avec un prononciation plus châtiée de la langue de Corneille. Les autres Prétendants (**Yannis Selitsaniotis** et **Anthony Kordopatis**) comme les autres Suivantes (La Cléone au timbre moelleux de **Chryssanthi Spitadi**, la belle Mélantho d’**Elena Marakou** etc.), n’appellent aucun reproche.

Et dans cette superbe partition, le troisième acte s’élève au

rang de chef-d'œuvre, surtout sous la direction d'un chef tel que **Pierre Dumoussaud**, capable d'en faire ressortir les vertus les mieux cachées, d'autant qu'il est placé ici à la tête de cette phalange d'exception qu'est l'**Orchestre National d'Athènes**, qui fait un sort à la musique de Fauré, en rendant perceptible à nos oreilles tout le frémissement, la subtilité et le mystère de cette musique magnifique. *Bravi tutti* !

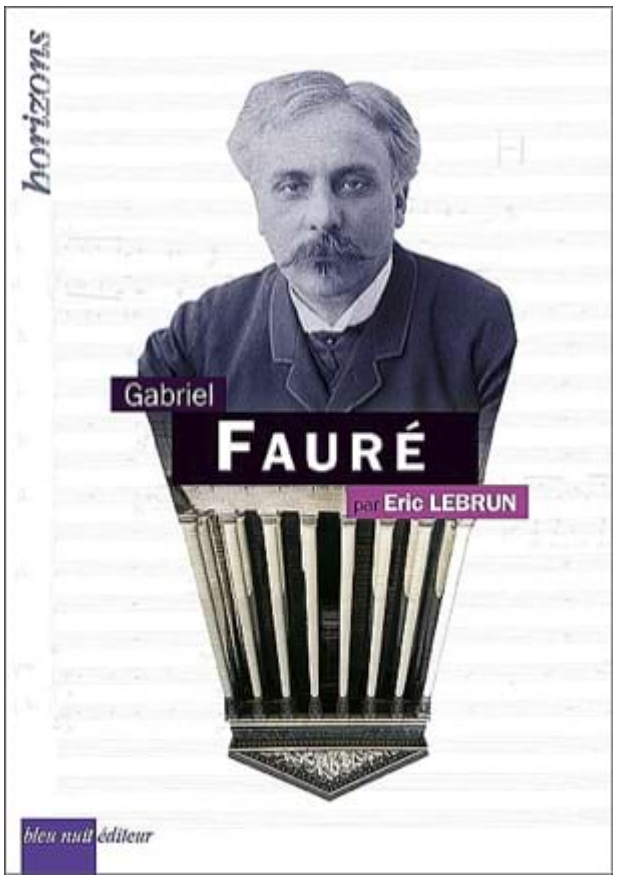
_____

CRITIQUE, opéra (en version concertante). ATHENES, Théâtre Olympia-Maria Callas, le 23 mai 2024. GABRIEL FAURE : Pénélope. C. Hunold, J. Henric, A. Morel, J. Boutillier… Orchestre National d'Athènes / Pierre DUMOUSSAUD (direction). Photos (c) Emmanuel Andrieu et Studio Kominis.

VIDEO : *Pénélope* de Gabriel Fauré captée à l'Opéra national du Rhin en 2021

LIVRE événement. Éric Lebrun : Gabriel Fauré [Bleu Nuit éditeur]

Pour son CENTENAIRE en 2024, Fauré méritait bien un ouvrage récent qui a toutes les qualités d'une référence. Élève studieux et charmant de Saint Saëns, Fauré est très vite adopté par les personnalités artistiques influentes du Paris d'alors, – comme Pauline Viardot, le couple de Camille et Marie Clerc,



… sans omettre la confidente et l'amie, Winona Singer, pas encore comtesse de Polignac mais mélomane et protectrice qui sera d'une fidélité à toute épreuve [Fauré en pinçait pour elle]… Paraît aussi Robert de Montesquiou, cousin des Greffulhe, lequel devient son mentor en littérature… personnalité incontournable du milieu artistique (inspirant à Proust le baron Charlus et à Huysmans, Des Esseintes).
Déjà trentenaire, Fauré participe activement, au sortir du conflit franco-prussien et après la Commune, au renouveau de la musique française avec son mentor Saint-Saëns qui créée la SNM / Société Nationale de Musique [**1871**]. Ils incarnent tous deux l'essor artistique sous la III ème République.
Mélodies, musique de Chambre, orgue… affirment chez Fauré, la sensibilité d'un raffinement exquis. Ce que manifeste en particulier la sonate de **1877**, en une période heureuse (Il est

alors nommé maître de chapelle à la Madeleine soutenu par Gounod et Saint-Saëns] mais fugace où Gabriel parvient à se fiancer avec Marianne Viardot laquelle se reprend et décline bientôt, créant un drame dont le compositeur ébranlé, aura du mal à se remettre [sa mélodie « Après un rêve » en témoigne].

En outre le texte révèle un wagnérisme assumé en **avril 1879** quand il fait le voyage jusqu'à Cologne pour y entendre deux volets majeurs de la Tétralogie, L'or du Rhin et La Walkyrie.

Auteur de la pudeur comme de l'émotivité ciselée, Fauré inspire ici plusieurs chapitres exhaustifs dédiés à ses recueils de mélodies [inspirés entre autres de Verlaine, preuve d'un discernement rare en matière de poésie), ceux symbolistes [dont Le don silencieux, Mirages, ou Chanson opus 94 cette dernière d' après Henri de Régnier], ses opus chambristes ; les étapes d'une vie bourgeoisie et aimante comme mondaine, n'en déplaise à la jeune épousée, sont évoquées : instants féconds et partagés qu'inspire son mariage avec Marie Fremiet, fille du célèbre sculpteur [**1883**] ; comme l'approbation de Tchaikovsky rencontré en 1886 à Paris, à propos de son Quatuor avec piano n°15 ; admiration d'autant plus exceptionnelle que le Russe détestait la musique de Debussy.
Un chapitre entier est dédié au **REQUIEM [1887]** partition sacrée majeure de la période dont la séduction et la profondeur du Libera me comme du Pie Jesu, respectivement pour baryton et soprano, demeurent les pièces emblématiques d'une partition immédiatement célébrée et jouée partout dans le monde. L'ex élève de l'école Niedermeyer connaît la liturgie et le sens des textes sacrés comme peu.
Passionnant est le chapitre [V] dévoilant toutes les musiques de scène d'un Fauré, qui comme Franck, fut particulièrement inspiré par le théâtre et la scène… Caligula, Shylock, Le Bourgeois Gentilhomme, Dolly, Pelléa et Mélisande, Prométhée [créé aux Arènes de Bézier en 1901], sans omettre Le voile du bonheur (musique de scène pour la pièce de Georges Clémenceau,

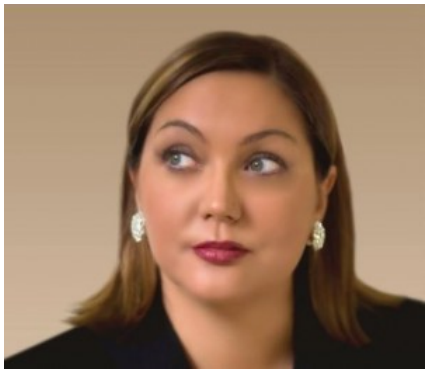
également créé en **1901**], sans omettre MASQUES ET BERGAMASQUES, ballet onirique de **1920…** en témoignent aujourd'hui, rendant caduque la soi disante inspiration d'un Fauré intimiste uniquement faiseur de mélodies et d'opus chambristes. D'ailleurs opportunément, un chapitre entier est consacré à son unique opéra, Pénélope créé par la 'wagnérienne Lucienne Bréval en mars 1913 à Monte Carlo.

Le texte admirablement documenté et synthétique, œuvre à rétablir l'évolution musicale et la carrière de Fauré dans son siècle, lui qui occupa progressivement chaque jalon de l'Administration vers une reconnaissance totale, jusqu'à sa nomination comme directeur du Conservatoire (à la succession de Dubois démissionnaire en **1905**, après le scandale Ravel lors du Prix de Rome). L'indépendance du discret Fauré alors sexagénaire, non empêtré dans aucune coterie partisane, s'imposait alors d'elle même. L'honnêteté et l'impartialité étant ses qualités cardinales. De fait, le nouveau directeur réforma l'institution parisienne en recrutant de nouveaux professeurs dont Debussy, D'Indy, Dukas, Messager, Cortot et Marguerite Long… Un dernier chapitre referme cette excellente évocation d'un Fauré, génie du charme le plus exquis, maître du clair obscur, régénéré par le goût du mystère et de l'ineffable, qui fusionne le fluide à l'imprévu. Et devient une sorte de génie tutélaire, un modèle inclassable et indémodable pour tous : l'incarnation du bon goût. Incontournable et d'autant plus recommandé avant l'année 2024 qui marquera **le Centenaire de la mort [1924]**.

CRITIQUE, livre événement. Éric Lebrun : Gabriel Fauré [Bleu Nuit éditeur] collection Horizons n°101 – CLIC de CLASSIQUENEWS automne 2023. Plus d'infos sur le site de l'éditeur Bleu Nuit : https://www.bne.fr/page266.html

---

A Strasbourg, Catherine Hunold chante au pied levé Pénélope

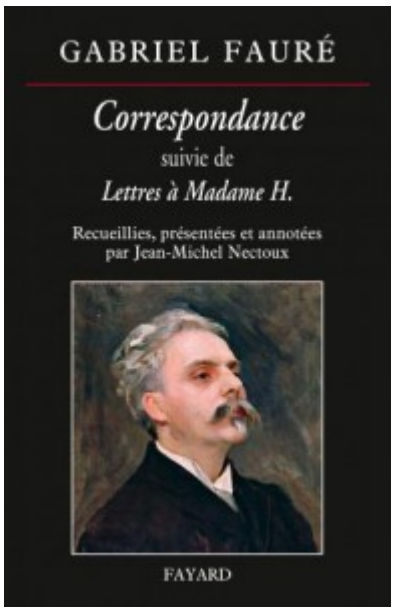


Strasbourg, Opéra. Catherine Hunold chante Pénélope… Pour la générale de Pénélope, opéra de Fauré, recréé à l'Opéra du Rhin, la soprano Anna Caterina Antonacci a renoncé à chanter le rôle-titre : c'est l'excellente soprano française **Catherine Hunold** qui l'a remplacée au pied levé. **Hier Bérénice de Magnard (avril 2014)**, plus récemment au disque *Sémélé* de Paul Dukas, Catherine Hunold saisit par son sens de la phrase, son art de la prosodie, son timbre ample, charnel et cristallin. Elle est l'une des rares cantatrices dont on comprend chaque mot. Pénélope inattendue et envoûtante. Pénélope est un ouvrage captivant à découvrir sur la scène de **l'Opéra national du Rhin** à Strasbourg les 29, 31 octobre puis 3 novembre 2015, les 20 et 22 novembre 2015 à La Filature de Mulhouse. LIRE aussi notre présentation de Pénélope de Gabriel Fauré à Strasbourg et à Mulhouse

Anna Caterina Antonacci programmé depuis le début de la production a bien assuré pour sa part le rôle de Pénélope dès

la Première (23 octobre dernier). Catherine Hunold, doublure, a confirmé le temps de la générale son exceptionnel tempérament dans l'opéra romantique français. Diffusion prévue sur ARTE en mars 2016.

Livres, compte rendu critique. Gabriel Fauré : correspondance, lettres à madame H. (Jean-Michel Nectoux, Fayard, octobre 2015)



Livres, compte rendu critique. Gabriel Fauré : correspondance, lettres à madame H. (Jean-Michel Nectoux, Fayard, octobre 2015). En couverture, l'excellente toile du peintre Sargent brosse comme l'ensemble du corpus ici analysés et soigneusement édité, un portrait précis, complet et fidèle de Gabriel Fauré : ainsi se dévoile Fauré dans son intimité épistolaire qui fait du lecteur un proche et un témoin privilégié. Né en Ariège et placé très tôt en raison de ses précoces dispositions à l'Ecole Niedermeyer de Paris (1854), Gabriel Fauré né en 1845 : c'est à Paris qu'il rencontre Saint-Saëns professeur de piano : une amitié les liera bientôt, cimentée par une indéfectible estime réciproque. Tel attachement est

perceptible tout au long des très nombreuses lettres de la correspondance. Première partition importante, le Cantique de Jean Racine témoigne de la richesse d'une formation unique sous le Second Empire (1865) et le début de la carrière du compositeur libre; il n'a que 20 ans.
L'assiduité de Saint-Saëns, son aide pour se faire connaître du milieu parisien permet à Fauré de s'affirmer peu à peu, surtout à partir de février 1871 quand il participe à la création de la Société nationale de musique et quand il est admis dans le salon envié, convoité de Pauline Viardot (dont Fauré se fiance un temps avec la fille Marianne…). Les différents profils du compositeur, excellent claviériste se précisent : le musicien d'église, organiste à Saint-Sulpice puis La Madeleine (qui doit subvenir aux besoins de sa famille fondée avec Marie Frémiet, la fille du célèbre sculpteur), le professeur de composition au Conservatoire (ses élèves sont rien de moins que Ravel, Schmitt, Enesco…) qui se forge une très solide réputation ; d'autant que l'homme montre dans ses lettres de non moins solides qualités de coeur, de fidélité et de loyauté envers ses amis, relations, soutiens.
La riche correspondance met en lumière toutes ces qualités personnelles qui dévoilent le fin réseau des amitiés, des estimes, les réalisations qui se font grâce aux rapprochements des personnalités qui sont aussi des personnes dotées d'un grand sens de la loyauté. Rien de tel cependant entre Théodore Dubois, directeur du Conservatoire (1898) et Fauré qui malgré ce que Dubois affirme officiellement, incarne pour ce dernier, le mauvais goût douteux (« trop modulé, trop recherché »… pour ne pas dire sophistiqué et précieux. Une mésentente fameuse, polissée par leur éducation, est restée célèbre. Ces deux là qui devinrent directeur du Conservatoire, n'étaient pas fait pour s'entendre. Il est vrai que la filière classique, académique, institutionnelle dont est issu Dubois, conditionne un être talentueux mais pas marquant, insensible à la fantaisie et la volupté audacieuse. Qualités que Fauré élève de l'école Niedermeyer, a cultivé sa vie durant non sans avoir conscience de son talent dans le domaine. L'histoire a depuis

donné raison à Fauré, écartant désormais Dubois hors de la lumière du génie, dans un registre rien qu'académique (et ce malgré les tentatives récentes pour réhabiliter Dubois dans son contexte).

A travers les lettres très denses et documentées réunies ici, on suit pas à pas les conditions de création et la réception des oeuvres majeures : Pelléas et Mélisande (1898), son premier opéra Prométhée pour les arènes de Béziers (1900), le contexte de création de son second opéra Pénélope (1913) d'abord créé à Monte Carlo (chichement) puis surtout à Paris au TCE alors sous la direction d'Alfred Astruc (lequel déposera le bilan à la fin de la saison 1913, emportant dans sa chute le dernier opéra de Fauré)…
Personnalité réservée, Fauré cependant sait sortir du bois et entrer dans la lumière médiatique parisienne surtout à partir de 1903 quand il devient critique musical pour le Figaro (après s'être présenté à cet emploi à deux reprises). Devenu professeur de composition au Conservatoire (successeur de Massenet) puis directeur de l'Institution en 1905 (après Dubois son ennemi), Fauré mène une politique administrative courageuse, plutôt bénéfique pour l'établissement.

Tout l'univers amical, artistique et musical de Fauré se trouve ressuscité dans ce volume richement documenté et judicieusement annoté. L'auteur reprend un précédent corpus déjà publié qui regroupait alors essentiellement les lettres échangées entre Fauré et son maître et ami Saint-Saëns (SFM, Klincksieck, 1994). A cela il ajoute ici, l'ensemble des lettres de Fauré et d'autres correspondants en réponse : pour autant, ne cédant pas à une curiosité anecdotique, l'éditeur mène une sélection exigeante sur le matériel autographe, ne retenant que ce qui présente parmi d'innombrables lettres, un « intérêt biographique ou psychologique ». La liberté de ton avec certaines confidentes, pourtant très distinguées ou mécènes surprend et retient l'attention: telles la Comtesse Greffulhe (qui inspira à

Proust sa Guermantes) et surtout la Princesse Edmond de Polignac, … ; comme la facilité d'écriture, entre franchise et tendresse avec sa maîtresse Marguerite Hasselsmans rencontrée sur la création de Prométhée à Béziers en 1901 (lettres longtemps demeurées inaccessibles); la valeur de la présentation éditée par Fayard concerne surtout la nouvelle datation donc la présentation chronologique de toutes les lettres, éditées et numérotées dans la continuité … un travail de recherche et de déduction opéré avec l'aide du spécialiste de Proust (grand connaisseur du Paris fin de siècle, Philip Kolb, lui-même éditeur de la correspondance de l'auteur d' A la recherche du temps perdu). La succession des lettres ainsi établies permet de reprendre la datation de certaines partitions. Cependant certaines pièces demeurent difficiles à dater précisément comme l'opus 45 (2ème Quatuor avec piano). En l'état, les lettres avec des correspondants essentiels comme Marguerite Long, Vincent D'Indy sont encore trop fragmentaires, retrouvées au hasard des recherches dans le monde entier. Quoiqu'il en soit, l'apport est souvent inédit et toujours passionnant. C'est un Fauré attachant, qui parle essentiellement de musique et construit sa vie et ses passions pour elle, étonnamment fraternel, ami loyal et aimant que l'on découvre au fil des pages d'une somme désormais incontournable.

Livres, compte rendu critique. Gabriel Fauré : correspondance, suivi de Lettres à Madame H. Sélection, présentation, annotations par Jean-Michel Nectoux (**éditions Fayard**). EAN : 9782213687087. Parution : 21 octobre 2015. 914pages. Format : 153 x 235 mm. Prix public TTC: 38 €. CLIC de classiquenews d'octobre 2015.